ACTUALITÉS

Juifs en "question"

Catalogue pour des Juifs de maintenant
Textes réunis et présentés par Luc Rosenzweig
Recherches n° 38, sept. 1979, 187 p.
Les Juifs dans la modernité
Esprit n° 5, mai 1979, 182 p.
André Harris et Alain de Sédouy
Juifs et Français
Grasset éd., 345 p.

par Roger Dadoun

— « Eh, Juif, qui es-tu ? »

Ancestrale mais toujours remise à neuf, incrévable mais propice à faire crever, insoluble mais féconde en solutions finales, la « question juive », qui couvait dans les profondeurs, refait surface — reprend, c'est le cas de le dire, du poil de la bête, une bête talonnée à force par la presse et l'édition et titillée par micros et caméras. Alors, on déballe.

— « Juif, es-tu là — ou Ailleurs ? »

— « Juif, es-tu des nôtres — ou Autre ? »

La « question juive » commence parfois comme un jeu (avec ses fortes charges infantiles de peur, d'angoisse, de désir, de fascination), un colin-maillard où cherchent à s'éprouver l'identité, la différence, la reconnaissance. Dans le noir, dans l'aveuglement, s'Y retrouver : ce « Y », c'est pour l'Antisémite (porte-parole à certains moments historiques de toute une mentalité collective) le lieu de son identité, mais qu'il ne peut assumer et définir qu'en faisant en sorte qu'un Autre se retrouve Ailleurs. Scission, ségrégation : l'Antisémite chez lui, dans *son* pays, *sa* patrie, *sa* communauté, *sa* terre, son *sang* — et au dehors, au loin, dans un Ailleurs inquiétant et nébuleux, le Juif voué au ghetto, aux barbelés, aux chemins de la fuite et de l'exil... La « question juive » se révèle ainsi comme une stratégie politique : elle commence comme un jeu et se termine en crime. Telle est peut-être sa vocation principale : être la matrice toujours vivace d'une criminalité collective — de l'insulte au coup de feu, du crachat au bûcher.

La « question juive » est une question qui toujours *tourne mal*, parce qu'elle est d'emblée, dans sa constitution même, une question *mal tournée* : tournée vers le Juif pour se retourner contre le Juif. Elle se constitue, en effet, et perdure de mêler, confondre, embrouiller, *noircir* deux registres distincts de réalité — deux registres obscurs d'une obscure réalité : d'un côté le questionné, le Juif, visé dans sa singularité ; de l'autre le questionneur, l'Antisémite, se posant comme porte-parole, porte-question, d'une généralité, d'une totalité (le Peuple, la Communauté, la Patrie, la Race, etc.). Mais ces deux registres ont ceci de commun qu'ils sont indéfinissables. Que peut être une singularité juive, ce qu'on nomme le Juif « en tant que tel » ? On peut convoquer ici imaginaires, sentiments, attitudes, mémoires, événements, souvenirs, rites, langues ou échos de langues, etc. — on voit mal par quelle opération tout cet hétéroclite se transformerait en une sirupeuse et homogène universalité, une identité pleine et sûre — le « Juif ».

L'*optique* sartrienne suggère que c'est le regard de l'autre, l'œil de l'Antisémite qui assure la fonction catalytique permettant aux divers ingrédients de l'expérience juive de « prendre ». Mais cet œil se place à un point de généralité qui est un leurre, un lieu de totalité qui est une mystification. L'Antisémite *s'aveugle* sur le Juif : d'une part, il ne voit pas vraiment le Juif, il ne le voit pas *en vérité* ; d'autre part, et surtout, il voit le Juif aveuglément afin de s'aveugler sur soi-même, afin de ne pas se voir ; le point de totalité de l'Antisémite est un point de fuite, qui cherche à se nier comme tel en chassant le Juif.

La « question juive » est posée à une singularité mobile, errante, diverse, insaisissable, à partir d'un point de fuite, à partir d'aveuglements et de manques que la totalité, le totalitarisme, cherche à colmater, à combler, en rejetant ce manque sur l'autre. (D'où le principe antisémite, diffus ou aigu : il manque au Juif quelque chose pour être *vraiment, totalement* Français, ou Allemand.) *Il n'y a donc pas, en vérité, de question juive* : parce qu'en vérité, en rationalité, personne n'est en mesure de poser la question (l'Antisémite lâche à partir d'une bouche d'ombre un incompréhensible gargouillis) : parce qu'en vérité, en généralité, personne n'est en mesure de répondre (le Juif vit son être-juif comme singularité sur laquelle la question ne « prend » pas).

La Synagogue aux yeux bandés (Notre-Dame de Paris)

Il est remarquable que le *Catalogue pour des Juifs de maintenant*, constitué par la revue Recherches, laisse la « question juive » au vestiaire (au bestiaire) pour s'engager justement dans l'approfondissement des singularités, à l'enseigne de lettres éparses, d'une diaspora de mots : Z comme Zede (grand-père en yiddish), B comme Babylone, E comme Emigration, H comme Humour (juif), S comme Sépharade, etc. Le texte vif et passionné d'Adam Biro, « Esquisse d'autobiographie pour un catalogue des vies juives » expose avec fermeté cette « solidaire solitude ». Combien de « vies juives » ? « *Entre dix et quinze millions, ce me semble. (Tenez, je ne sais même pas. Quelle honte !) Entre dix et quinze millions de vies juives différentes. Pas deux pareilles. Je dis vies, je dis histoires, je dis réponses aux questions essentielles, existentielles qu'on nous pose/m'pose... Je dis je, ne ne peux pas dire nous. Solidaires solitaires. Entre dix et quinze millions de je.* »

Le Juif comme personne

Une « vie juive » serait-elle principalement la vie d'une personne, d'un individu irréductible au statut social, à la citoyenneté, à l'assujettissement — ce pourquoi les totalitarismes le traquent et veulent le réduire ? Le Juif comme *personne* — négation incluse, masque inclus ; comme *per se*, pour soi, irréductible à tout en soi, à toute essence — ce pour quoi les ordres intégrateurs de toute nature ne le supportent pas ? C'est cette négativité libérante du Juif que semble désigner le texte fébrile de Luc Rosenzweig, sous le signe de « M. comme Métis », « Comment je suis devenu un Juif professionnel » : Juif professionnel, si le Juif est *personne*, donc *sans* profession, c'est quelqu'un qui « *se retrouve à l'aise dans les lieux de non-pouvoir, avec les enfants sans école, les femmes sans foyer, les animaux inutiles.* » La longue « auto-judéographie » de Robert Ouaknine bute et s'arrête sur ce manque : « Texte-pré-texte à quoi ? » Wladimir Rabi ouvre le catalogue par une intervention vigoureuse, précise, éclatante, en dénonçant l'homogénéisation mystificatrice que produit « toute la lavasse homélitique et apologétique » d'un certain judaïsme, celui de « l'establishment juif ». La « question juive » servirait-elle aussi une politique de pouvoir juif ? « D'abord détruire », dit Rabi, « d'abord détruire tout ce qui est *establishment* » — proposition débordant ici toute singularité et ouvrant la voie de l'universel ; voici poindre à notre prochain